

UN AMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

Valérie B.

raconter la vie

8 h 40, un samedi soir. « Coucou, ce soir c'est la fête. Rdv 21 h 30 chez Cano. Je ne tolérerai aucuns refus ! Bises, Ismaëlle »

Assise sur mon canapé-ventouse, je regarde mes jambes cachées dans un jogging gris, informe. Ai-je envie de le quitter, de le laisser pour aller là-bas dans la « grande ville » au milieu de tant d'inconnus. Je frissonne. Il va falloir faire des efforts. Je ne peux pas continuellement ignorer ce cœur de femme qui bat sous ce pull trop grand pour moi. Je me dirige en trainant des pieds vers la salle de bain pour faire face à la catastrophe annoncée d'un laisser courir de plusieurs mois. Je m'examine. Chevelure en bataille avec quelques traces de cheveux blancs. Sourcils en friche, regard vide d'une accro à la télé où les histoires d'amour ne finissent pas. J'y vais ? Je n'y vais pas ? Suis-je prête à troquer ma télévision pour une soirée avec de vrais gens ? Je fais la moue. Déjà l'envie de me recoucher me reprend. Mon corps me rappelle à l'ordre. Il y a une vie dehors. Depuis quand un homme ne t'a-t'il pas souri, fait ressentir que tu es jolie ? Je passe ma langue sur mes lèvres sèches. Trop sèches de n'avoir pas été embrassées depuis, depuis... Ma mémoire se perd dans des souvenirs douloureux. Je la rattrape in extremis avant qu'elle ne grille le peu de volonté qu'il me reste.

Comme une automate, je répète les gestes que j'avais tant plaisir à faire avant. Coule l'eau dans la baignoire. Tire les poils, pince à torture, malgré les larmes qui me viennent. Passe le blush et le mascara. Je suis. Mon corps autonome se pomponne, se prépare, se fait beau, mon cerveau aux abonnés absents. Je saisi mon jean noir qui me fait une belle silhouette et un chemisier en soie crème. Je choisis mes dessous. Je peaufine et j'ajuste mon armure. Un dernier coup d'œil dans le miroir et je passe mes dernières défenses, mes lunettes. Verres carrés cerclés d'acier. Cela me rend bien trop sérieuse et cela les tient à distance. Je monte dans ma voiture et en route pour le centre. Au fur et à mesure que je me rapproche du lieu de rdv, un sourire se montre sur mon visage. Allez je vais passer une bonne soirée. Une place libre m'attend. C'est facile. Depuis que je me suis extirpée de mon canapé, tout a l'air léger, facile.

21 h 15 : je suis en avance. Pas questions de faire la cruche devant le bar-resto à attendre Ismaëlle. Je sors mon paquet de cigarette. La fumée m'enveloppe.

21 h 25 : allez, j'enclenche la première et d'un pas décidé je me dirige vers le bar. On verra bien. Je pourrai toujours prétexter un mal de crâne et rentrer retrouver Hugh.

21 h 30 : je tombe sur Ismaëlle toute pimpante, moulée, dans son jean cuir noir et son blouson en daim ajusté comme il faut, à quelques mètres de l'entrée. Elle est en train de rire. Son passe-temps préféré, sa qualité première, son avantage certain. Rire. Tout l'inverse de moi. Je l'embrasse et me mêle direct à la discussion. Il est question de nos derniers ouvrages. De faire des salons littéraires pour les faire connaître. Du dossier de presse qui presse et que je n'ai toujours pas fait comme si rester inconnu me sied bien mieux. « Allez suffit, on arrête de parler boulot. Ce soir déconne ! » On ne dirait jamais que la cinquantaine l'a rattrapé. L'établissement ressemble à un magasin de décoration afro-antillais. De-ci, de-là des chaises et tables dépareillées. Dans le fond une petite scène où musiciens amateurs et professionnels s'exercent avec plus ou moins de succès. À coté, un comptoir en forme de L vers lequel nous nous dirigeons. Nous prenons place sur les deux chaises hautes qui restent. Deux bières volent du frigo au comptoir devant nous. La discussion reprend sur un autre registre. Elle a rencontré quelqu'un et tient à me le montrer. Mais bon Dieu comment fait-elle ? Je n'entends qu'un mot sur deux, le reste de ses phrases emporté par la musique. J'acquiesce à tout hasard, heureuse de me retrouver parmi les vivants et regardant de tous mes yeux les clients qui vont et viennent, la serveuse qui virevolte entre les tables. Je suis bien. Dans ma tête, du même coup, je remercie Ismaëlle de m'avoir poussée à sortir. Je pose mon verre.

« Oh ça va pas, pourquoi tu fais la tête ? » Deux yeux d'or me regardent. Sous ces yeux, un sourire me parle. Interloquée, limite vexée, je rétorque : « Je ne fais pas la tête, j'observe. » Maudites lunettes ! « Ah tu observes. » Yeux d'or se tourne vers Ismaëlle sans plus de considérations. Je hausse les épaules et me glisse dans leur conversation. Ils se racontent des histoires d'antan que je ne connais pas. Soudain yeux d'or saisi mes lunettes : « Tu ne devrais pas les mettre, elle te mange le visage, on ne te voit pas. » Alors qu'il s'en sert de vitrine pour ses beaux yeux, moi,

débarrassée de mon écran de verre et d'acier soudain je le vois. Je plonge dans ce regard d'or et de miel. Je n'entends plus que son sourire situé à quelques centimètres sous un nez aquilin, pris entre deux lèvres charnues et bien dessinées. Je secoue la tête comme pour me réveiller. Je m'avance encore.

Enfin Ismaëlle se décide à nous présenter. « Bonjour je m'appelle Adriano », « Bonjour moi c'est Mathilda ». « Je vous sers autre chose ? C'est moi qui invite. » Avant même de répondre le voilà reparti vers de nouveaux arrivants. Quid, quoi, qué passa ? J'ose un regard vers lui qui slalome entre tables et chaise. Brun, de taille moyenne, il est fin tout en muscles déliés et maîtrisés. Mon calme me surprend. Mon affabilité aussi. Voilà t'y pas que je parle, souris, ris, rétorque, discute avec les uns et les autres, jetant un coup d'œil de temps en temps vers yeux d'or. La soirée file et je suis bien quand Adriano tel un oiseau sauvage se pose à nouveau derrière le comptoir. Il reprend la conversation là où il l'a laissé, s'adressant à Ismaëlle, me permettant ainsi de le regarder tout à loisir. Sa main se tend, saisissant de nouveau mes lunettes. Tombée encore mon armure. « Non je te jure tu devrais en changer. Prendre des rondes comme cela » dit-il en me les dessinant sur le visage. « Cela serait beaucoup mieux. » Je n'insiste pas, plante mes boucliers de verre sur ma tête. Il aime mes yeux, qu'ils les voient. Je plonge mon regard dans le sien. Il me laisse admirer son or liquide. Je tapote machinalement de mes doigts le formica du comptoir et je mets à murmurer. Une supplique. À l'Univers. Qu'il effleure cette main posée. Je fais mine de m'intéresser à la conversation, tapotant de plus belle, lui signifiant ma présence entre rire et larmes. Je me ris de moi. Adriano tend la main, dépose un verre pour ce nouveau client trop bruyant, j'écarte mon bras pour le laisser faire. J'ai oublié.

« Elle a eu peur » dit-il en riant. Il me prend le bras, saisit ma main entre les siennes. Comme un réflexe, un signe de ralliement inconscient, je serre cette paume douce et chaude. Une minute, puis deux. Il se met à parler de lui. Me raconte un peu sa vie et s'interrompt, appelé à une table. Je baisse la tête, dans un cri rauque je murmure à Ismaëlle : « Tu le connais, il me plaît, tu en penses quoi ? » J'ai peine à reconnaître cette voix basse, grave, profonde, empreinte de trop d'émotions contenues. Elle me parle de lui. J'écoute Ismaëlle me répondre encore sous l'effet de ce que j'avais osé murmurer. Quelques minutes plus tard, Adriano revient. Il veut nous offrir une

bière. Je refuse, préférant un verre d'eau. Ismaëlle nous regarde. « Je dois partir, il est tard, je suis fatiguée. » dit-elle soudain. « Je vais te raccompagner » lui dis-je, peu sûre d'en avoir envie. Adriano essaie de nous retenir. « Attends, dit-il, je vais boire un verre avec Mathilda en face et on revient. Tu attends. »

1 heure du matin. Somnambule, je me lève de mon tabouret, me dirige vers la porte. Il me rejoint. Nous traversons la rue vers le bar d'en face. Re-brouhaha, re-musique. Je regarde la foule qui se presse et discute sans la voir vraiment. Re-raconte-moi ta vie. Il me trouve sérieuse car je parle peu. C'est ma nature, c'est ainsi. Il m'observe à son tour.

1 h 30 : Ismaëlle arrive. Elle s'en va. Lui fait promettre de me raccompagner. Nous retournons chez Cano. Adriano reprend son poste. Assise seule maintenant, je regarde autour de moi comme pour graver l'instant. Deux tableaux figuratifs sur les murs en pierre se font face et se répondent. Il s'agit de portraits modernes d'un jeune homme et d'une jeune femme. Que se racontent-ils donc un fois les lumières éteintes ? Abrutie de bruit et de trop de cigarettes, je décide de partir. « Adriano, je ne t'attendrai pas ici, je vais rentrer. » « Moi aussi je suis fatigué, me répond-t-il, je te raccompagne. » Je suis garée à cinq minutes du bar et pourtant nous faisons le tour de la ville pour récupérer ma voiture. Sur le trajet nous parlons, étonnés de nous découvrir. Il me prend la main. Nous sommes arrivés. « Tu me ramènes à ma voiture ? » Comment lui dire non ? Il me guide parmi la circulation jusqu'à un portail, me propose un dernier café que je refuse. « Bon on se fait la bise alors. » Il me tend sa joue. Mes lèvres ripent sur le coin de sa bouche, glissent sur les siennes. Je lui rends son baiser, surprise, ravie, avide aussi. Les minutes passent, sa bouche sur la mienne, ses mains dans mes cheveux, les miennes agrippées au volant comme un noyé à sa bouée. Il me mange, je le mordille, l'embrasse, goûte sa langue. Il gémit, se recule, me regarde bizarrement. « Pourquoi tu es émue ? » Émue ? Je sens mes yeux qui brillent, des picotements sur mes joues. L'ai-je reconnu ? « Émue c'est exprimer un sentiment » dis-je, décontenancée. Il s'avance, attrape ma tête entre ses mains, pose sa bouche sur la mienne, la recouvre. Je retrouve la chaleur de sa bouche, la douceur de ses lèvres. Que cela jamais ne finisse ! Il maugrée un « bordel », grogne et se recule à nouveau, les yeux embués. J'essaie de reprendre mes esprits. Il me parle, me dit qu'il va rentrer, que

c'est mieux. Qu'on essaie de se voir demain. Tout à l'heure. Je le regarde s'éloigner, enveloppée de son parfum. Le lendemain, j'ai jeté mon canapé.